

F E L W I N E   S A R R

LES LIEUX  
QU'HABITENT  
MES RÊVES

*Roman*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

La couverture des *Lieux qu'habitent mes rêves*  
a été créée par David Pearson.

© Éditions Gallimard, 2022.

© Zulma, 2024, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*À Mabouso Thiam*

## L'ARC

Les lieux qu'habitent mes rêves surgissent parfois du fond des eaux, je ne les reconnais pas toujours. Ce pays entier évoque ce temps clos de palissades. L'hôtel où je loge est en face de là où j'ai vécu pour la première fois quand je suis venu ici. Exactement en face, comme si je devais revenir à ce point où se boucle l'anneau, contempler le désastre ou la traversée. J'étais *au milieu du chemin de la vie* et j'entamais la portion descendante de l'arc. C'était un temps où l'urgence de vivre essentiellement se faisait cri, lave incandescente, tourbillon. Je venais de quitter une vie surprise par une soudaine avalanche, et ce pays m'avait permis de relever le nez vers le grand air. J'avais échoué dans cette contrée de lacs et de montagnes, grande comme l'espace que le Bouddha parcourut tout au long de sa vie pour enseigner ses quatre nobles vérités. Celle de la souffrance, de son origine, de sa cessation et du chemin qui mène à sa cessation. L'on rapporte qu'après son éveil, sous l'arbre de la Bodhi, il se demanda ce qu'il allait faire de cette sagesse qu'il venait d'atteindre, cette lumière qui, comme un gouffre, s'ouvrait devant lui. Cette doctrine profonde, difficile à voir, excellente, dépourvue de raisonnement et de réflexion, subtile, connaissable par les seuls sages, comment allait-il la transmettre ? Allait-il

la garder chaudement près de son cœur, où la proposer aux oreilles qui n'entendent pas ? Il s'aperçut qu'il ne parviendrait pas à formuler correctement ce qu'il avait compris : comment transmettre avec des mots une sagesse atteinte hors du langage ? Le Bouddha, rapporte le canon Theravadin, songea à renoncer à prêcher. L'idéal de dévouement et de compassion qui l'animait semblait vaciller devant l'immensité de la tâche.



J'étais venu ici faire le point. *Ralentir travaux*, arrêter un peu l'existence, défaire mes vieilles peaux, me perdre. Me poser, méditer sur ma vie hors du tourbillon de l'aventure sociale, des projets, des désirs, des ambitions, avec la ferme résolution qu'à l'issue, je jouerais mieux la partie. Mais surtout avant tout, j'avais choisi cette terre d'eaux calmes et profondes pour y déposer un fardeau aussi large et abyssal que le lac Baïkal.



Le milieu du chemin de la vie ? En réalité je n'en savais trop rien, mais le centre est ce moment toujours présent quel que soit notre âge, ce point de bascule où la possibilité de la chute est là, vertigineuse. Et j'avais chuté.



Je pris un boulot de serveur dans une brasserie. C'était un temps où l'on pouvait encore, en parlant dix minutes dans l'arrière-cour d'une boutique avec le gérant, décrocher un job et être à l'essai dès le lendemain. Les horaires me convenaient parfaitement, je commençais mon service à 16 heures et finissais à 22 heures, sauf le samedi. La brasserie était située à vingt minutes de marche du petit studio que je louais avenue Louis-Casaï au numéro 80. Ce travail me permettait d'être attentif aux autres, à leurs moindres désirs, je pouvais ainsi voir sans être vu. Le statut de serveur me rendait transparent. Mon loyer me coûtait le quart de mon salaire. Je pouvais le matin après avoir fait couler un café, déposé le pot de miel sur la table et sorti le beurre du frigo, descendre acheter mon mi-blanc dans la station-service d'en face. Les samedis après-midi, je flânaï dans les librairies, je me perdis dans leurs rayons sans fin à humer l'odeur des livres, à les caresser du regard, à toucher leurs textures et à en goûter les premiers mots. Je décidai de voyager dans tous les continents. Auparavant, j'avais fait des haltes, vu quelques villes par-ci, un hameau par-là, entrevu un océan grondant, remonté une rivière rêveuse. Je commençai par l'Amérique latine, la Colombie, le village de Macondo où s'étale cette solitude infinie, puis cet autre village où ce jeune homme vint chercher ce Pedro Páramo, puis la grande ville de Buenos Aires accompagné par Jorge Luis, puis le Chili en poème d'une centaine d'amour, et enfin Mexico hébergé dans la demeure de M. Paz. Las de ces latitudes, je remontai les jours suivants vers les aurores boréales, descendis au pays de Stig dont le besoin de consolation fut si impossible à rassasier qu'il se suicida.



Ce pays était une contrée neutre, sans saveur ni histoires. Une organisation sociale presque parfaite, un souffle poli qui se déverse dans les rues. Même la révolte y est propre, policée, encartée. Je m'y plaisais. Quelque chose comme une trêve perpétuelle semblait emplir son atmosphère. Les belligérants de partout avaient consenti à déposer leurs armes aux portes de cette terre épargnée, pour signifier la possibilité d'une paix, quelque part. Après avoir longtemps erré, j'avais décidé de prendre le seul chemin qui ne menait pas à une impasse, celui où le cœur profond disait d'aller. J'aimais mon travail, il occupait mes journées, mais ne remplissait pas mon âme. La cisaille était moins nette et le sang avait coagulé, cependant quelque chose comme les tissus internes de l'âme refusait de cicatriser. Il me fallait ouvrir grande la porte de la béance et laisser le vent sec et régénérateur souffler. Le travail, l'éloignement dans un pays où j'étais devenu anonyme ne suffisaient pas. Je devais entreprendre de me guérir véritablement. J'avais lu dans les pages d'un journal une annonce au sujet d'une possible retraite dans un monastère, pour laïcs. Une cellule était mise à leur disposition ainsi que les trois repas journaliers. La retraite devait être silencieuse. Elle me tenta. Bien que je fusse revenu du désir de fuir les hommes pour trouver la paix, quelques jours de silence, me disais-je, me permettraient d'y voir plus clair. J'arrivai au cloître Marmyal par une après-midi ensoleillée. J'avais pris le train en fin de matinée et traversé ce pays de lacs

et de montagnes aux petites gares rapprochées. Les moines m'accueillirent avec bonhomie, m'installèrent dans la cellule et me rappelèrent les règles du séjour. Je me retrouvai avec moi-même, la tête bourdonnant des voix du peuple qui m'habitait. Polyphonie tantôt, cacophonie le plus souvent. Je m'allongeai sur le petit lit et dormis toute l'après-midi. Il paraît que le sommeil est un voyage.



## HAN

Madère, Madras, Cesária Évora, un air de morna, puis des tanns fumeux un dimanche à 7 heures du matin. Partage des couleurs, îlots au loin, marcheurs, joggeurs le long de la voie de contournement, talibés aux pieds nus, chacun affronte l'existence comme il peut. Pour chaque être humain, les conditions initiales sont ce qu'elles sont, à lui de les transformer en calme jardin ou en buisson épineux, pour peu que les vents l'y aident. Une musique de Wasis me transporte en Camargue, *Dans l'arène el amor*, taureaux, sang, terre rouge, audace, défier la vie. La contribution de Han à la beauté de ce matin, un haïku aux saveurs de cerisier printanier, pêché par hasard dans cet objet en voie de disparition que l'on nomme livre. Dans ce poème, une âme qui tangué entre plusieurs eaux. Une qui a longtemps désaltéré, devenue un jour saumâtre, n'étancha plus ; une claire et calme comme le doux jaillissement d'une borne-fontaine ; une impétueuse et vive, débordante, parfois étouffante sous la violence de ses torrents ; une odorante et suave mâtinée de ginseng et de sucre roux.



L'esprit s'absente dans les gouffres du sommeil. Je me retrouve dans le rêve au volant d'une voiture. Deux cent soixante-dix kilomètres de route en perspective cavalière. Le monde interne bruit toujours du peuple qui l'habite. Le dialogue intérieur se poursuit, décousu, fantasque, diachronique. Pour la route, il faut un mélange d'attention, de concentration, de promptitude et de souplesse. Création progressive de cet espace mental vide où la parole n'a plus prise. Agilité du chat pour contourner in extremis un obstacle qui surgit inopinément. Ça peut se jouer à une petite absence : le temps de changer un CD. S'absenter, mourir peut-être, en écoutant *Let It Go* de Wasis Diop. Je pense à Saïda Ragu. L'odeur de son café, son rire éclatant, l'élégance avec laquelle elle tenait sa cigarette. Djibouti, le Yémen et l'Égypte dans sa voix rocailleuse. La chanson dit :

*T'étais déjà parti avant que le coq ne chante [...],  
tu enfourchas un cheval, en partant tu ne fis pas de bruit.  
Tu t'es longtemps demandé comment il fit pour convo-  
quer la bonne fortune.  
Si la quête éclairait les chemins, les affligés auraient  
maintes fois (dix fois) quelque part où se raccrocher.*

Je double ce camion ou pas ? La visibilité est-elle assez suffisante ? Trop tard, je me suis déjà engagé et ce véhicule arrive en face à toute allure. La quatrième tarde à prendre son élan. J'accélère avec force et conviction tout en relâchant légèrement la pédale afin de lui donner du mou et plus de pompe. L'être entier est à cette manœuvre. Le peuple qui m'habite aussi. Rabattement de justesse, avec appels de phares

et klaxons pour dégager l'espace de salut et modifier la chorégraphie de la route. Le long du chemin, ce pays et ses réalités. Malgré ma connaissance de chaque portion de cette route, des configurations inédites émergent : création continue du réel. La musique de Wasis toujours : *Judu bek*, *Galu Nobéél*, *Tuti Sop*. Avant la vie, la musique était là. Après, elle perdurera. Je me réveille. Le silence de la pièce. La musique du rêve qui résonne toujours dans mes oreilles.



J'aimais la vie. Sa ligne incertaine et discontinue. Ses joies soudaines et ses âpretés qui creusent en vous des sillons drus. J'aimais la nonchalance de leurs pas. Leurs voix pleines de tendresse. L'effilé de leurs regards. La qualité de leur présence. Ces voix familières. Une femme, c'est un univers lumineux de mystères. D'abord une allure. Une manière de presser la couche meuble de la terre. Effluves fugaces et tenaces dans mon souvenir. Les hanches des grandes filles de Nguaye et de Ross Béthio, Mbane, chutes infécondes, vers où monte cette grâce ? J'aimais leurs promesses non tenues. Leurs fulgurances. L'éternité d'un temps figé mais qui finit par passer. Jeu d'ombres et d'illusions.



La première chose que j'avais aimée chez elle, c'était son parfum. Suave et insistant. Il m'avait littéralement happé. C'est ma nuque qui en premier l'avait sentie. Une onde avait parcouru mon échine. Je sortais de cours et

j'allais au restaurant universitaire. Elle m'avait dépassé, même un peu bousculé dans la longue queue. Je pus la voir monter les escaliers et disparaître dans l'angle du colimaçon. Quelque chose comme une empreinte sensorielle m'était restée d'elle. Je l'avais revue dans une soirée estudiantine et tout de suite reconnue. Cette fois-ci, je lui avais adressé la parole. Une nuit passée à discuter jusqu'à l'aube. Le temps de découvrir, dans un émerveillement commun, l'étendue de la connivence. Goûts littéraires et musicaux convergents. La vie nous avait mis sur des chemins d'apprentissages similaires. Parents fonctionnaires, errant dans les villes et les campagnes du pays, affrontant l'instabilité géographique et le désancrage.

Ce temps de l'avant aveu est délicieux. Le langage y déploie des trésors de subtilité. Il se fait corps, inflexions de voix, regards, gestes mesurés, stratégies d'engagement et de repli. Travail de placement stratégique pour être en mesure de lui parler avant que sa conversation ne soit prise. Appels, réponses, balle à saisir au rebond et surtout, le kairós : cet art de la saisie du moment opportun, pas trop tôt et surtout jamais trop tard. Le moment à ne pas rater pour lui effleurer et lui saisir la main. Ce temps où tout l'univers conspire au cours d'une nuit silencieuse qui retient son souffle.

Nos corps se rapprochèrent.

À l'aube nous sûmes tous les deux que nous allions continuer le chemin ensemble. Cette certitude intime fit taire la hâte. Je promis de l'appeler les prochains jours afin de continuer la conversation, lui avais-je dit. J'eus pour seule réponse un sourire plus lumineux que le bleu de l'Atlantique.